

Avec ses paysages mystérieux, la photographe Noémie Goudal sème le trouble

Joséphine Bindé Publié le 27/10/2017. Mis à jour le 27/10/2017 à 12h02.



Station I, Lightjet Print, 168 x 223 cm, 2015 © Noémie Goudal

Ses images d'architectures imaginaires perdues en pleine nature ne sont pas seulement d'une beauté énigmatique. A l'occasion de son exposition parisienne, rencontre avec une artiste singulière.

Solitaires, de pâles architectures émergent de paysages épurés. Posés sur un sol aride ou reflétés sur une fine pellicule d'eau, tours, bunkers et pyramides

en béton flottent entre terre et ciel. Si l'atmosphère semble irréaliste, c'est que notre œil nous joue des tours : ces bâtiments ne sont que des décors plats mesurant entre un mètre cinquante et quatre mètres de haut ! Photographiés une première fois morceau par morceau, les édifices ont été imprimés sur des feuilles A4 collées en puzzle sur des panneaux en bois puis réinstallés dans d'autres paysages.

Elégante sobriété

« *La photographie est un jeu. Un titre, un cadrage, tout peut être trompeur. Si on trouve le bon angle, le spectateur se fait avoir à tous les coups !* » sourit la photographe Noémie Goudal. Verrière, murs blancs, poêle scandinave : l'atelier parisien de cette gracieuse illusionniste de trente-trois ans – où photographies et maquettes de ses projets côtoient quelques livres et une méduse dans un globe de verre – reflète l'élégante sobriété de ses images inspirée des volumes géométriques de Donald Judd (1928-1994), tenant du courant minimaliste.

A dix-neuf ans, cette Parisienne de naissance s'installe à Londres pour étudier le design graphique sur les bancs de la Central Saint Martins. Mais, c'est dans la chambre noire de l'université qu'elle passe le plus clair de son temps. En 2008-2010, la voilà étudiante en photographie au prestigieux Royal College of Art. Là, elle décide de réaliser un projet à Rousay Island, une île montagneuse du nord de l'Ecosse façonnée par la tempête et les glaciers. « *Il y avait tellement de vent que je n'ai pratiquement pas pu prendre de photos. Pour évoquer la vie sur l'île, j'ai donc décidé de recréer les lieux en studio à mon retour. Tout est parti de là.* »



Observatoire I, Lambda Print on Baryta Paper, 150 x 120 cm, 2013
© Noémie Goudal

En 2012, elle installe de grandes photos de jungles ou de grottes dans des bâtiments en ruine puis met en scène un bunker et un iceberg sur une plage. L'année suivante, elle renouvelle l'expérience en noir et blanc avec une série d'*Observatoires* en béton, réalisée patiemment avec un assistant. « *C'était compliqué : si le vent soufflait à plus de 10 km/h, des vagues se formaient et trahissaient l'échelle. La marée devait être exactement au bon niveau pour que les images des édifices puissent se refléter dans les flaques* » se souvient l'artiste, récompensée la même année par le prix HSBC.

Provoquer le trouble

Pas question d'utiliser Photoshop pour incruster un bâtiment dans un paysage ! « Dès le début, je voulais que le scotch et les lignes de séparation entre les feuilles de papier restent visibles. Un simple collage informatique serait trop lisse, le spectateur ne rentrerait pas dans l'image. Là, il est face à quelque chose qui a existé. C'est ce qui provoque le trouble » explique-t-elle. Formant comme des coupures ou facettes diamantines sur la surface plate des bâtiments, les lignes du papier trahissent le trucage mais aussi, paradoxalement, sa réalité palpable : bref, la définition même de l'illusion !

- *“J'aime l'idée qu'avec le noir et blanc, mes photos puissent évoquer des images d'archives”*

« Je cherche à ce qu'il n'y ait aucun moyen de savoir où ni à quelle époque la photo a été prise. J'aime l'idée qu'avec le noir et blanc, mes photos puissent évoquer des images d'archives ». Comme les vues frontales de bâtiments industriels ou de châteaux d'eau prises par le couple de photographes allemands Bernd et Hilla Becher à partir de la fin des années 1950... Sauf qu'ici, rêve et subterfuge se substituent à la documentation brute.

Le spectateur devient le protagoniste

Que font là ces architectures incongrues ? Seraient-ce des vestiges du passé ? Ou les restes futurs de notre civilisation ? Comme abandonnées, ces constructions humaines nous renvoient à l'étrangeté de notre propre présence au monde... « L'homme est représenté par l'architecture. C'est une sorte de miroir tendu au spectateur, acquiesce Noémie Goudal. Il n'y a jamais de personnages dans mes photos car je veux que le spectateur lui-même devienne le protagoniste de l'histoire ».



Telluris I, 2015 © Noémie Goudal

Objets de fascination depuis la nuit des temps, le ciel et les montagnes sont ses éléments favoris. En 2015, elle réveille la magie des machineries de théâtre de Louis XIV avec ses *Stations*, des sphères découpées sur fond de fumées ou flottant dans des paysages lunaires pour former des éclipses oniriques. *« Je me suis intéressée à l'histoire de la science pour explorer la façon dont a évolué notre perception du ciel. La série s'arrête au moment où, au XVIe siècle, un astronome a découvert une nouvelle étoile : soudain, l'idée d'un ciel fixe et immuable – ce que les Grecs appelaient le cosmos – n'était plus valable ».*

Photographe magicienne

Exposée à la galerie Les Filles du Calvaire, sa nouvelle série *Telluris* (doublée d'une installation *in situ*) abandonne les décors plats pour passer au crible

l'évolution des théories liées à la formation des montagnes. Sous le soleil aveuglant de la Californie, dans des déserts de sable et de sel, la photographe empile des cubes d'un mètre d'arête, créant des variations d'empilements hauts de cinq mètres qui « évoquent la mathématisation de l'espace, l'Homme tentant d'expliquer et de rationaliser le monde par la science ». *Telluris* s'inspire aussi de la recherche, décrite dans *Le Mont Analogue* (1939-1944), roman philosophique de René Daumal, d'une montagne qui appartiendrait à toutes les cultures et toutes les croyances.

Au mur de l'atelier, une fascinante série de photographies en noir et blanc semble documenter en accéléré, dans l'esprit des mouvements décomposés d'Eadweard Muybridge (1830-1904), l'érosion d'une montagne rocheuse... jusqu'à évoquer des stalagmites ou les aiguilles rocailleuses de l'Ouest américain, hérissées comme des forêts de gratte-ciels. Une fois de plus, la magicienne a dupé son public. « *J'ai imprimé la photo d'une montagne sur une bâche transparente d'un mètre de haut et deux mètres de large qui est tenue dans le paysage – non loin de la vraie montagne – par mes assistants. C'est du papier hydrosoluble sur lequel j'ai fait couler de l'eau : au fur et à mesure, le papier se désagrège, et la montagne avec.* »